

G. W. F. Hegel

Leçons sur  
l'histoire de la  
philosophie

Introduction :  
Système et histoire de la philosophie

*Traduit de l'allemand  
par J. Gibelin*

Gallimard

TRÈS HONORÉS MESSIEURS,

En prenant comme objet de ce cours l'histoire de la philosophie et en me présentant aujourd'hui pour la première fois dans cette Université, permettez-moi de commencer par cet *Avant-propos* pour dire que c'est pour moi une satisfaction, un plaisir singuliers de reprendre juste en ce moment ma carrière philosophique dans une Université. Car le moment me paraît venu où la philosophie peut se promettre d'éveiller de nouveau l'attention et la sympathie, où cette science devenue presque muette peut de nouveau élever la voix et espérer que le monde, qui pour elle était devenu sourd, lui prêtera de nouveau l'oreille. La misère du temps a donné aux petits intérêts vulgaires de la vie de tous les jours une si grande importance, les intérêts élevés de la réalité et les combats pour ces intérêts ont absorbé toutes les facultés et toute l'énergie de l'esprit ainsi que les moyens extérieurs, au point que l'on ne pouvait garder la liberté nécessaire à la hauteur de la vie intérieure, à la pure spiritualité et que les meilleurs y ont

été impliqués et même en partie sacrifiés ; l'esprit de l'univers, en effet, était si occupé par la réalité qu'il n'a pu s'intérioriser et se recueillir en lui-même. Maintenant que *ce torrent de la réalité est brisé, que la nation allemande s'est de vive force tirée de la situation la plus dure, qu'elle a sauvé sa nationalité, fondement de toute vie vivante*, nous pouvons espérer <sup>1</sup> qu'à côté de l'État qui a absorbé tout l'intérêt, l'Église aussi se relève, qu'à côté du *royaume de ce monde* qui a concentré jusqu'ici pensées et efforts, on pense de nouveau au *royaume de Dieu*, en d'autres termes, qu'à côté de l'intérêt *politique* et des autres intérêts attachés à la réalité vulgaire, fleurisse de nouveau la *science pure*, le *libre et raisonnable monde de l'Esprit*.

Nous verrons dans *l'histoire de la philosophie* que dans les *autres pays d'Europe*, où les sciences et la formation de l'intelligence ont été cultivées avec zèle et considération, la philosophie, à la réserve du nom, *est disparue et a péri jusqu'en son souvenir et son idée même*, mais qu'elle s'est conservée comme *particularité dans la nation allemande*. Nous avons reçu de la nature la *mission supérieure* d'être les gardiens du feu sacré, comme la famille des Eumolpides à Athènes avait la garde des mystères d'Éleusis et les insulaires de Samothrace la charge de la conservation et du soin d'un culte supérieur, comme jadis l'Esprit de l'Univers s'était réservé la nation juive pour la conscience suprême afin qu'il s'élève du milieu d'elle comme un esprit nouveau <sup>2</sup>. Mais la misère du temps

1. En marge : un sérieux plus grand.

2. En marge, naturellement addition de l'époque berlinoise : [Nous sommes] maintenant au point où seules les idées comptent, [où tout] se justifie par la raison. La Prusse [est] fondée sur l'intelligence — un sérieux plus grand, un besoin supérieur — s'opposant à ce sérieux, le pâle fantôme...

dont j'ai déjà parlé, l'intérêt provoqué par les grands événements du monde, ont mis parmi nous à l'arrière-plan l'étude approfondie et sérieuse de la philosophie et détourné d'elle l'attention générale. Il en est résulté que, tandis que des natures supérieures se sont dirigées vers le pratique, la *trivialité et la platitude se sont imposées en philosophie et s'y carrent*. On peut bien dire que depuis qu'en Allemagne la philosophie a commencé à se signaler, elle n'a jamais été en aussi piteux état que précisément à cette époque-ci, que jamais la *nullité et la suffisance n'ont à ce point surnagé, opéré et agi* dans la science avec une telle *prétention* qu'elles feraient croire que la maîtrise est entre leurs mains.

Combattre cette platitude, y collaborer avec le *sérieux, la droiture et la solidité* des Allemands, faire sortir la philosophie de l'isolement où elle s'est réfugiée, c'est à quoi nous invite, comme nous pouvons le penser, l'esprit profond de ce temps. *Saluons en commun l'aurore d'une belle époque* où l'esprit jusqu'ici entraîné au-dehors pourra rentrer en soi, revenir à lui-même et acquérir de l'espace et du terrain pour son règne particulier, où les âmes s'élèveront au-dessus des intérêts du jour, sensibles au vrai, à l'éternel et au divin, capables de considérer et d'appréhender la chose suprême (*das Höchste*).

*Nous qui, plus vieux, sommes devenus des hommes d'âge mûr au milieu des tempêtes de l'époque*, pouvons vous estimer heureux, vous dont la jeunesse tombe en ces jours où vous pouvez vous consacrer sans autre souci à la vérité et à la science. *J'ai consacré ma vie à la science* et je suis heureux d'occuper désormais une position où je puis collaborer dans une plus large mesure et dans un rayon d'action plus étendu à répandre et à animer un intérêt scientifique supérieur

et contribuer à vous y préparer. *J'espère réussir à mériter et à gagner votre confiance.* Mais tout d'abord *je ne dois rien réclamer si ce n'est que vous m'apportiez avant tout et uniquement la confiance en la science et la confiance en vous-mêmes.* La première condition de la philosophie c'est le courage de la vérité et la foi en la puissance de l'esprit. L'homme, puisqu'il est esprit, peut et doit se considérer comme digne de la fin suprême. Il ne peut pas estimer trop haut l'ampleur et la puissance de son esprit. S'il a cette foi, rien ne sera rude et dur au point de ne pas se communiquer à lui. L'essence tout d'abord cachée et fermée de l'Univers n'a pas la force suffisante pour résister au courage de connaître ; elle doit s'ouvrir devant lui, exposer à sa vue sa richesse et ses profondeurs et lui permettre d'en jouir.

*L'histoire de la philosophie*<sup>1</sup> nous présente la galerie des nobles esprits qui, grâce à l'audace de leur raison, ont pénétré dans la nature des choses, dans celle de l'homme et dans celle de Dieu, qui nous en ont révélé la profondeur et ont élaboré pour nous le trésor de la connaissance suprême. Ce trésor dont nous réclamons notre part constitue la philosophie en général. Ce que nous apprendrons à connaître et à comprendre dans ce cours, c'en est la formation.

1. En marge : Galerie d'exemples, des esprits les plus sublimes — ne pas savoir d'avance — à leurs débuts ; en progressant ; rien de contingent.

*Règne de la pure vérité* — non les actions de la réalité extérieure, mais l'être auprès de soi intérieur de l'esprit.

Introduction à la philosophie.

Rapport de l'histoire de la philosophie à la philosophie la plus récente :

- a) Comment se fait-il que la philosophie ait une histoire ?
- b) Diversité des philosophies.
- c) Rapport de la philosophie à son histoire.
- d) Rapport à l'histoire des autres sciences et aux circonstances politiques.

Nous allons maintenant serrer de plus près notre sujet. Nous devons rappeler au préalable que nous ne prenons pas comme base un Précis ; ceux dont nous disposons sont trop pauvres ; il y règne une notion superficielle de la philosophie. Ils sont utiles à relire pour *l'usage privé* [et donnent] des *directives* [pour utiliser] les livres, spécialement des passages particuliers des Anciens, des vues générales, des données déterminées <sup>1</sup> en ce qui concerne de simples noms, et en outre des maîtres célèbres qui n'ont pas d'ailleurs contribué à l'avancement de la science, [il s'y trouve] aussi une grande quantité [de détails], l'indication des dates, des noms, de l'époque où ces hommes ont vécu.

Nous [indiquerons] d'abord la *fin* de [l'histoire de la philosophie] et en quoi elle est *nécessaire*, c'est-à-dire le point de vue auquel il faut se placer pour l'étudier, — le rapport à la philosophie proprement dite.

Il faut [signaler] les points de vue suivants :

a) D'où vient que la philosophie ait une histoire ? [En montrer] la nécessité et l'utilité ; l'attention est éveillée, etc., et on connaît ainsi les opinions d'autrui.

b) L'histoire [de la philosophie] n'est pas une collection d'opinions quelconques, mais il y a un lien nécessaire qui unit ses premiers débuts à son riche développement.

α) Degrés divers.

β) Toute la conception du monde se forme à ce degré ; mais ce détail est sans intérêt.

c) De là résulte le rapport à la philosophie proprement dite.

1. En marge : *Heure. Introduction* préalable, cours public.

A propos de l'histoire de la philosophie la réflexion s'impose aussitôt qu'elle offre sans doute un grand intérêt si son objet est considéré d'une manière digne, mais qu'elle conserve aussi de l'intérêt si sa fin est prise à contresens. Bien plus, cet intérêt paraît croître en importance suivant le degré de fausseté de l'idée qu'on se fait de la philosophie et de ce à quoi peut être utile à cet égard son histoire ; car on s'appuie principalement sur l'histoire de la philosophie pour prouver la vanité de cette science.

Il faut considérer comme juste la condition qui veut qu'une histoire, quel qu'en soit le sujet, raconte les faits sans parti pris, sans désirer faire valoir par elle un intérêt ou un but particulier. C'est toutefois là un lieu commun qui ne mène pas loin. Car nécessairement l'histoire d'un objet quelconque se rattache de la façon la plus étroite à la conception qu'on s'en fait. D'après cela s'établit déjà ce que l'on considère comme important et convenable pour cet objet et le rapport du fait à cet objet comporte un choix des événements à raconter, une manière de les comprendre, les points de vue auxquels on les place. Il peut ainsi arriver que, suivant l'idée qu'on se fait de l'État, un lecteur ne trouve rien, dans l'histoire politique d'un pays, de ce qu'il y cherche. C'est ce qui peut se présenter encore bien mieux dans l'histoire de la philosophie et l'on pourrait signaler des exposés de cette histoire où l'on pourrait penser trouver tout autre chose que ce que l'on prend pour de la philosophie. Dans d'autres genres d'histoire la représentation de l'objet est assurée, du moins quant aux conditions principales, — que ce soit un pays, un peuple déterminé ou le genre humain en général, ou la science des mathématiques, de la physique, etc.,

ou un art, la peinture, etc. Mais la science de la philosophie a ce signe distinctif ou, si l'on veut, ce désavantage par rapport à d'autres sciences qu'aus-  
sitôt se produisent, sur sa notion, sur ce qu'elle doit et peut faire, les opinions les plus diverses ; or, si cette première présomption, la représentation de l'objet de l'histoire, n'a rien de solide, l'histoire elle-même sera nécessairement sujette à des fluctuations et n'aura de la consistance que si elle présuppose une représentation déterminée, mais elle s'attirera facilement, par comparaison avec les conceptions divergentes de son objet, le reproche d'être exclusive. Ce désavantage, toutefois, ne porte que sur une façon extérieure de considérer cette histoire ; mais il s'y rattache un autre désavantage plus profond. S'il existe plusieurs conceptions de la science de la philosophie, cependant la notion véritable seule donne la possibilité de *comprendre* les œuvres des philosophes qui ont travaillé dans le sens de cette notion. Car, quand il s'agit de pensées, spéculatives notamment, comprendre signifie tout autre chose que saisir seulement le sens grammatical des termes et les recueillir, il est vrai, en soi-même, mais seulement jusqu'à la région de la représentation. On peut, en conséquence, avoir connaissance des affirmations, des propositions, ou, si l'on veut, des opinions des philosophes, s'être beaucoup occupé des raisons et des exposés de ces opinions et n'avoir pas saisi, malgré tous ces efforts, le point capital, c'est-à-dire l'*intelligence* des propositions. C'est pourquoi on ne manque pas d'histoires de la philosophie, aux tomes nombreux, si l'on veut savantes, mais auxquelles fait défaut la connaissance même du sujet qui leur a causé tant d'occupation. On peut comparer les auteurs de ces histoires à des animaux qui ont entendu tous les sons d'une musique

et dont le sens n'a pas saisi cette seule chose, l'harmonie de ces sons.

Il s'ensuit qu'il n'est sans doute pour aucune science aussi nécessaire que pour l'histoire de la philosophie de la faire précéder d'une Introduction et de bien définir l'objet dont l'histoire doit être exposée. Car, peut-on dire, comment commencer à traiter un sujet dont le *nom* est courant, il est vrai, mais dont on ne sait encore quel il est. Avec une pareille méthode en histoire de la philosophie, il ne resterait d'autre fil conducteur que de rechercher et d'accueillir ce à quoi quelque part, à quelque moment a été donné le nom de philosophie. Mais quand la notion de philosophie a été définie non d'une façon arbitraire, mais scientifiquement, un traité de ce genre constitue la science même de la philosophie ; car cette science a pour caractère particulier que sa notion n'en forme qu'apparemment le début et que seul le traité complet de cette science est la preuve et même, peut-on dire, la découverte de la notion de celle-ci et que cette notion est essentiellement le résultat du traité.

Par conséquent, il faut aussi dans cette Introduction commencer par la notion de la science de la philosophie, de l'objet de son histoire. Toutefois, il en est, dans l'ensemble, de cette Introduction qui ne doit se rapporter qu'à l'histoire de la philosophie comme de ce qui vient d'être dit de la philosophie elle-même. Ce qui peut être dit dans cette Introduction n'a pas à être stipulé d'avance, car ce ne peut être justifié et prouvé que par l'exposé de l'histoire. Ces explications préalables ne peuvent pas pour cette raison être rangées dans la catégorie des suppositions arbitraires. Or, les placer en tête, elles qui d'après leur justification sont essentiellement des résultats,

ne peut avoir d'autre intérêt que celui que peut avoir une indication préalable de la matière la plus générale d'une science. Il faut en même temps qu'elle serve à écarter beaucoup de questions et de conditions qu'on pourrait poser à une histoire de ce genre par suite de préjugés habituels.

Il faudra *d'abord définir* l'histoire de la philosophie, de là résulteront les *conséquences* concernant la *méthode*.

En *second lieu*, la notion de la philosophie permettra de déterminer ce qui, dans cette infinie matière et les multiples aspects de la culture intellectuelle des peuples, doit s'exclure de l'histoire de la philosophie. La religion, d'ailleurs, les pensées qui s'y trouvent et celles qui portent sur son sujet, notamment sous forme mythologique, sont déjà du fait de leur matière, ainsi que le développement des autres sciences, par leur forme si près de la philosophie que l'histoire de cette science de la philosophie paraît devoir s'étendre d'une façon indéfinie. Or, si le domaine de cette science est déterminé comme il convient, nous tenons en même temps le *point de départ* de cette histoire que l'on doit distinguer du début des intuitions religieuses et des pressentiments lourds de pensée.

La notion de l'objet doit, *troisièmement*, fournir la *division* de cette histoire en *périodes* nécessaires — division qui doit montrer que cette histoire est un ensemble progressant organiquement, un enchaînement rationnel ; c'est par là seulement que cette histoire acquiert la dignité d'une science.

**A) Définition de l'histoire de la philosophie.**

L'intérêt de cette histoire peut se présenter à la réflexion sous de nombreux aspects. Si nous voulons en saisir le point central, nous devons le chercher dans le lien essentiel qui unit ce passé apparent au degré qu'a actuellement atteint la philosophie. Que ce lien n'est pas une de ces considérations extérieures qui peuvent être relevées dans l'histoire de cette science, mais qu'il exprime plutôt la nature intérieure de sa destination, que les événements de cette histoire se poursuivent comme tous les événements en des effets, mais qu'ils sont productifs d'une manière particulière, voilà ce que l'on doit expliquer ici.

Ce que nous présente l'histoire de la philosophie, c'est la succession des nobles esprits, la galerie des héros de la *raison qui pense*, lesquels grâce à cette raison ont pénétré dans l'essence des choses, de la nature et de l'esprit, dans l'*essence de Dieu* et ont élaboré pour nous le trésor suprême, le trésor de la connaissance rationnelle. Les événements et les actes de cette histoire sont, par suite d'un genre qui fait que leur matière (*Inhalt*) et leur valeur (*Gehalt*) sont distincts de la personnalité et du caractère individuel (tandis que, dans l'histoire politique, l'individu, selon la particularité de sa nature, de son génie, de ses passions, de l'énergie ou de la faiblesse de son caractère, d'une manière générale selon ce pourquoi il est *cet individu déterminé*, est le sujet des actions et des événements), et même les productions dans cette histoire sont d'autant plus excellentes qu'on peut moins les imputer à l'individu particulier et moins lui en attribuer le mérite et qu'elles dépendent davantage au contraire de la pensée libre, du caractère

général de l'homme en tant qu'homme et que cette pensée dépourvue de particularité même est le sujet qui produit.

Les actes de la pensée paraissent tout d'abord, étant historiques, être l'affaire du passé et se trouver au-delà de *notre réalité*. Mais en fait, ce que nous sommes, nous le sommes aussi historiquement ou plus exactement : comme dans ce qui [se trouve] dans ce domaine, l'histoire de la pensée, le passé n'est qu'un des aspects, de même dans ce que nous sommes, l'élément impérissable commun à tous est lié indissolublement à ce que historiquement nous sommes. Le trésor de raison consciente d'elle-même qui nous appartient, qui appartient à l'époque contemporaine, ne s'est pas produit de manière immédiate, n'est pas sorti du sol du temps présent, mais pour lui c'est essentiellement un héritage, plus précisément le *résultat* du travail et, à vrai dire, du travail de toutes les générations antérieures du genre humain. De même que les arts de la vie extérieure, la quantité de moyens et de procédés habiles, les dispositions et les habitudes de la vie sociale et politique sont un résultat de la réflexion, de l'invention, des besoins, de la nécessité et du malheur, de la volonté et de la réalisation de l'histoire qui précède notre époque, de même ce que nous sommes en fait de science et plus particulièrement de philosophie nous le devons à la *tradition* qui enlace tout ce qui est passager et qui est par suite passé, pareille à une *chaîne sacrée*, comme l'a appelée HERDER, et qui nous a conservé et transmis tout ce qu'a créé le temps passé.

Or, cette tradition n'est pas seulement une ménagère qui se contente de garder fidèlement ce qu'elle a reçu et le transmet sans changement aux successeurs ; elle n'est pas une immobile statue de pierre,

mais elle est vivante et grossit comme un fleuve puissant qui s'amplifie à mesure qu'il s'éloigne de sa source.

Le contenu de cette tradition, c'est ce qu'a produit le monde intellectuel, et l'Esprit universel ne demeure pas en repos. C'est à cet Esprit universel en effet que nous avons affaire ici. Chez une nation particulière, le cas peut bien se produire que sa culture, son art, sa science, sa faculté intellectuelle demeurent stationnaires, comme cela paraît être celui des Chinois qui, il y a deux mille ans, furent sans doute aussi avancés qu'aujourd'hui ; mais l'Esprit de l'Univers ne sombre pas dans ce calme indifférent ; c'est ce qui résulte simplement de sa notion. Sa *vis est action*. L'action présume une matière existante qui est son objet ; non seulement elle l'amplifie, l'agrandit en y ajoutant de la matière, mais essentiellement elle l'*élabore* et la *transforme*. Hériter est ici en même temps recueillir et entrer en possession ; l'héritage est abaissé au rang de matière que l'Esprit métamorphose. Ce que l'on a reçu est ainsi transformé, enrichi et en même temps conservé.

Notre position et notre activité — et celles de tous les temps — consistent à *appréhender* la science *existante*, à se former par elle et en elle-même, continuer à la former et à la faire s'élever plus haut. En nous l'*appropriant*, nous en faisons quelque chose qui nous appartient et qui s'oppose à ce qu'elle était précédemment.

Il se trouve par conséquent dans ce genre de formation, où se présume un monde intellectuel déjà existant, que notre philosophie ne s'est produite essentiellement qu'en connexion avec la précédente et en est nécessairement issue ; et c'est là le cours de l'histoire qui ne nous présente pas le devenir de

choses étrangères, mais bien *notre devenir, le devenir de notre science.*

De la nature des conditions indiquées dépendent les représentations et les questions qui peuvent se poser au sujet de la définition de l'histoire de la philosophie. Le discernement de ces conditions nous renseigne en même temps exactement sur la fin subjective <sup>1</sup> d'être initié grâce à l'étude de l'histoire de cette science, à la connaissance de cette science. En outre, les déterminations de la méthode à apporter à cette histoire se trouvent également dans ces conditions dont l'explication précise sera un but capital de cette Introduction. Il faut évidemment retenir et même prendre comme fondement la notion de ce que la philosophie se propose ; et comme, ainsi qu'on l'a déjà dit, l'analyse scientifique de cette notion ne peut trouver ici sa place, par suite l'explication à fournir doit avoir seulement pour but, non de démontrer et de comprendre la nature de ce devenir, mais plutôt d'en donner une représentation au préalable.

L'idée qui peut tout d'abord se présenter à nous à propos d'une histoire de la philosophie, c'est que cet objet renferme une contradiction intérieure immédiate. Car la philosophie se propose de connaître l'impérissable, l'éternel, ce qui est en soi et pour soi ; sa fin est la *vérité*. Mais l'histoire raconte ce qui a été à une époque, mais qui a disparu à une autre, écarté par autre chose. Si nous partons de là que la vérité est éternelle, elle ne rentre pas dans la sphère de ce qui passe et n'a pas d'histoire. Or, si elle a une histoire et si l'histoire consiste seulement en une série de formes évanouies de la connaissance, on ne peut

1. Ms. entre crochets : ce qu'il faut attendre de cette histoire en particulier pour la connaissance de la philosophie, comme...

trouver chez elle la vérité, parce que la vérité n'est pas au passé.

On pourrait dire que ce raisonnement général s'appliquerait tout aussi bien non seulement aux autres sciences, mais aussi à la religion chrétienne et trouver contradictoire qu'il y ait une histoire de cette religion et des autres sciences ; il serait donc superflu d'examiner plus longtemps ce raisonnement, étant donné qu'il se trouve déjà réfuté par les faits puisque ces histoires existent. Pour serrer de plus près le sens de ce conflit, il faut faire une différence entre l'histoire de la destinée extérieure d'une religion ou d'une science et l'histoire de l'objet lui-même. Il faut ensuite considérer qu'il en va autrement de l'histoire de la philosophie à cause de la nature particulière de son objet que des histoires d'un autre genre. Il est tout de suite évident que le conflit ci-dessus ne peut concerner l'histoire extérieure, mais seulement l'histoire intérieure, celle du contenu. Le christianisme possède une histoire de son extension, de la destinée de ses confesseurs, etc. ; et son existence s'étant développée en Église, celle-ci comme telle a une existence extérieure qui, aux prises dans le temps avec les contacts les plus variés, a éprouvé des fortunes diverses et a essentiellement une histoire. En ce qui concerne le dogme chrétien, il n'est assurément pas sans histoire, mais il a nécessairement bientôt atteint son développement et acquis son expression définitive, et cette ancienne profession de foi, de tout temps valable, doit passer encore aujourd'hui sans changement pour la vérité, [même] si cette valeur qu'on lui attribue n'était plus qu'une apparence et les mots une formule vide pour les lèvres. Or, l'histoire de ce dogme dans sa plus grande extension ne contient que deux choses : d'une part,

les additions les plus variées et les déviations de cette solide vérité et, d'autre part, la lutte contre ces déviations et la purification du fondement qui reste, débarrassé des additions, et le retour à sa simplicité.

Les autres sciences ont aussi une histoire extérieure comme la religion, il en est de même de la philosophie. Elle a une histoire de son origine, de son extension, de sa floraison, de sa décadence, de sa renaissance, une histoire de ses maîtres, de ses promoteurs, de ses antagonistes, de même de son rapport extérieur à la religion, parfois aussi à l'État. Ce côté de son histoire fournit aussi l'occasion de poser des questions intéressantes, entre autres celle-ci : comment se fait-il que la philosophie, si elle est vraiment la doctrine de l'absolue vérité, se soit restreinte dans l'ensemble à un petit nombre d'individus, à des peuples particuliers, à des périodes particulières ; de même, par rapport au christianisme où la vérité revêt une forme bien plus générale que sous la forme philosophique, on a soulevé cette difficulté, à savoir si ce n'était pas contradictoire que cette religion se soit produite à une date si tardive et qu'elle soit encore aujourd'hui demeurée restreinte à des peuples particuliers. Ces questions et d'autres de ce genre sont toutefois d'un caractère déjà trop spécial pour ne dépendre que du conflit plus général qui a été soulevé, et c'est seulement quand nous aurons insisté davantage sur la nature particulière de la connaissance philosophique que nous pourrons entrer dans plus de détails sur les parties qui se rapportent davantage à l'existence extérieure et à l'histoire extérieure de la philosophie.

Cependant, en ce qui concerne la comparaison de l'histoire de la religion à l'histoire de la philosophie quant au contenu intérieur, on n'accorde pas à cette dernière, ainsi qu'on le fait pour la religion, comme

### 30) *Leçons sur l'histoire de la philosophie*

contenu une vérité solidement établie dès le début, contenu emprunté à l'histoire et invariable. Or, le contenu du christianisme, qui est la vérité, est demeuré comme elle, inchangé et n'a par suite pas, ou pour ainsi dire pas, d'histoire <sup>1</sup>. Par suite, pour ce qui touche la religion, le conflit dont il a été question n'a pas sa raison d'être d'après la disposition fondamentale qui en fait la religion chrétienne. D'ailleurs, les déviations et les adjonctions ne font pas difficulté; elles sont variables et d'un caractère absolument historique.

Les autres sciences ont aussi une histoire d'après leur contenu; elle renferme aussi une partie qui indique des modifications de ce contenu, un abandon de propositions jadis valables; mais une grande partie, même la plus grande partie du contenu est d'un genre tel qu'il a pu se conserver; et les nouveautés qui se sont produites ne sont pas des modifications de ce présent acquis antérieurement, mais des additions et des accroissements. Ces sciences progressent par juxtaposition. Il se rectifie bien des choses avec le progrès en minéralogie, botanique, etc.; mais la plus grande partie de ces sciences demeure stable et s'enrichit sans changements, grâce aux adjonctions nouvelles. Lorsqu'il s'agit d'une science comme les mathématiques, l'histoire a surtout l'agréable occupation de raconter des développements et la géométrie élémentaire, par exemple, peut, étant donné l'ampleur avec laquelle Euclide l'a exposée, être considérée comme sans histoire à partir de ce moment.

L'histoire de la philosophie, au contraire, ne montre

1. En marge : cf. Marheineke, *Précis de la foi et de la vie chrétiennes*, Berlin, 1823, § 133-134.

ni la persistance d'un contenu simple sans additions, ni, dans son cours, l'adjonction paisible de trésors nouveaux aux anciennes acquisitions ; mais elle paraît plutôt offrir le spectacle de changements d'ensemble qui constamment se renouvellent et qui finalement n'ont même plus pour lien commun le simple but. Bien plus, c'est même l'objet abstrait, la connaissance rationnelle, qui s'efface et la construction de la science doit finalement partager, avec la place devenue vide, la prétention à la philosophie et son nom de celle-ci devenu chose vaine.